



Les multilingues gardent la cote

MARCHÉ DU TRAVAIL Plus d'un tiers des annonces d'emploi en Suisse mentionnent la maîtrise de deux langues ou plus, a dévoilé hier l'Adecco Group Swiss Job Market Index. Qui confirme que l'allemand est davantage exigé en Suisse francophone que le contraire

(NUTHAWUT
SOMSUK/
ISTOCKPHOTO)

JULIE EIGENMANN

@JulieEigenmann

Les intelligences artificielles qui font l'actualité impressionnent par leurs capacités de traduction, entre autres. De quoi susciter l'espoir de celles et ceux qui souffrent de lacunes en langues.

Il ne faudrait pourtant pas qu'ils ou elles se réjouissent trop vite: plus d'un tiers des annonces d'emploi en Suisse demandent deux langues ou plus. Les personnes alliant ces connaissances sont donc particulièrement prisées, dévoilait jeudi l'enquête de l'Adecco Group Swiss Job Market Index, le Moniteur du marché de l'emploi suisse de l'Université de Zurich. Les combinaisons fréquentes sont l'alle-

mand et l'anglais ou l'allemand et le français.

Une différence de rémunération jusqu'à 20%

François Grin, professeur à l'Université de Genève et directeur de l'Observatoire «économie, langues, formation», n'est pas surpris par ces données: «Le multilinguisme est depuis longtemps valorisé en Suisse, notamment au niveau salarial. Nous finalisons une étude qui montre que les personnes qui utilisent la langue locale et une autre langue nationale mais pas l'anglais vont en moyenne avoir une différence de rémunération de 11,5%, révèle-t-il au *Temps*. Pour ceux qui parlent la

langue locale et l'anglais mais pas d'autre langue nationale, la prime monte à 17,9% et elle est de 20% lorsque les trois sont pratiquées.»

L'enquête de l'Adecco Group Swiss Job Market Index se fait aussi l'écho d'une forme de Röstigraben: les offres d'emploi publiées en Suisse mentionnent des connaissances en allemand à 87%, en français (23%) et en italien (4%). Environ 1% des offres d'emploi mentionnent des capacités en suisse allemand, contre moins de 1% pour les connaissances en romanche. Logique: selon l'Office fédéral de la statistique, en 2021, 62% de la population suisse parlait l'allemand comme langue



principale. Venaient ensuite le français (22,8%), l'italien (7,9%) et le romanche (0,5%).

Des annonces à la réalité du terrain

La maîtrise de l'allemand est davantage exigée en Suisse latine que ne l'est celle du français en Suisse alémanique, notamment en raison des cantons à la fois francophones et germanophones comme le Valais et Fribourg. Les chercheurs de l'Université de Zurich développent: «On constate aussi une demande plus forte de connaissances en allemand dans les cantons de Genève et de Vaud par rapport aux compétences de français requises en Suisse alémanique. Pour les entreprises de la Suisse latine actives dans tout le pays, la partie germanophone joue un rôle décisif en raison de sa contribution importante au marché intérieur.»

Il faut se rappeler que la Suisse alémanique pèse beaucoup plus lourd sur l'ensemble du pays, commente François Grin. «Et les citoyens qui parlent la langue minoritaire ont tendance à davantage apprendre celle de la majorité.» Il estime aussi que la différence entre Romands et Alémaniques, ces derniers s'avérant souvent meilleurs en français, s'estompe. «Les Alémaniques investissent davantage dans l'anglais, et à mesure que la pratique de l'anglais se banalise, les Romands prennent conscience de la façon dont l'allemand confère un avantage sur le marché du travail.»

Au-delà des annonces d'emploi, cette importance des idiomes se traduit-elle dans la pratique professionnelle au quotidien? «Nous

«Les citoyens qui parlent la langue minoritaire ont tendance à davantage apprendre celle de la majorité»

FRANÇOIS GRIN, DIRECTEUR
DE L'OBSERVATOIRE ÉCONOMIE -
LANGUES - FORMATION

avons observé que les employés utilisent même davantage de langues au travail que ce qui leur avait été demandé formellement, note François Grin. Les employeurs tentent d'éviter de trop restreindre le bassin d'embauche avec des exigences trop importantes. C'est encore plus vrai lorsqu'il s'agit de recruter des cadres.»

Selon les chiffres Adecco, il est particulièrement attendu des cadres qu'ils aient de bonnes connaissances en anglais, mais beaucoup moins des langues régionales.

Pour ce qui est des autres idiomes, l'anglais (32%) est la deuxième langue la plus souvent mentionnée, supplantant donc le français. «Elle est considérée comme la langue mondiale des activités commerciales globales, détaille Sébastien Katz, responsable de secteur Genève, La Côte, Neuchâtel et Jura chez Adecco. Même dans les entreprises présentes en Suisse romande et alémanique, la communication quotidienne entre les collaborateurs des différentes régions se fait sou-

vent en anglais.»

Besoins dictés par les partenaires commerciaux

Environ 1% seulement des offres publiées au cours des neuf dernières années mentionnaient des connaissances dans d'autres langues étrangères, en premier lieu le portugais et l'espagnol. L'absence dans ces annonces du chinois ou de l'arabe, par exemple, interroge. «Ce n'est pas qu'elles ne sont jamais demandées ou utilisées, mais il s'agit seulement d'un effet de niche, qui laisse donc rarement des traces statistiques», réagit François Grin.

Cette rareté des autres langues s'explique par l'importance du marché intérieur en Suisse et par le fait que nos principaux partenaires commerciaux sont avant tout l'Allemagne, d'autres pays européens et les Etats-Unis, selon les chercheurs de l'Université de Zurich.

Le multilinguisme continuera-t-il d'être à ce point un atout, avec l'utilisation croissante de traducteurs automatiques comme DeepL? Sébastien Katz croit en une baisse de la demande des compétences écrites mais rappelle que la véritable compréhension présuppose que l'on communique verbalement dans la même langue.

«L'usage est différent, répond aussi François Grin. Un outil comme DeepL permet dans certains cas d'améliorer des connaissances existantes, dans d'autres, de vérifier un contenu qu'on ne comprend pas du tout, dans tous les cas par écrit. Il ne réduit en rien l'importance de pouvoir recourir à ses propres compétences.» ■